Changer de regard et de discours sur la langue des signes française

*Changing view and discourse on French sign language in order to be able to
describe it better*

Annie Risler

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/tipa/2553>

DOI : 10.4000/tipa.2553

ISSN : 2264-7082

Éditeur

Laboratoire Parole et Langage

Référence électronique

Annie Risler, « Changer de regard et de discours sur la langue des signes française », *TIPA. Travaux interdisciplinaires sur la parole et le langage* [En ligne], 34 | 2018, mis en ligne le 12 septembre 2018, consulté le 10 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/tipa/2553> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tipa.2553>

Ce document a été généré automatiquement le 10 octobre 2020.

La revue *TIPA. Travaux interdisciplinaires sur la parole et le langage* est mise à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Changer de regard et de discours sur la langue des signes française

Changing view and discourse on French sign language in order to be able to describe it better

Annie Risler

- 1 La loi du 11 février 2005 *Pour l'égalité des droits et des chances, de la participation et de la citoyenneté des personnes handicapées*¹ a reconnu à la langue des signes française (LSF) le statut de langue à part entière. Cette formule, amplement utilisée depuis, atteste de la reconnaissance d'une communauté linguistique et culturelle constituée par les signeurs. Une langue dite « à part entière » se caractérise linguistiquement par un vocabulaire spécifique, une grammaire et une littérature. Si aujourd'hui la multiplication des dictionnaires atteste de l'existence d'un lexique propre aux signeurs français, la connaissance du fonctionnement grammatical de la LSF reste encore trop parcellaire pour qu'elle puisse donner lieu à l'édition d'une grammaire descriptive ou d'une grammaire didactique de la LSF.
- 2 Le discours véhiculé par les enseignants de langue des signes, et repris par les étudiants même bons signeurs, associe le dire en langue des signes à une façon particulière de montrer, de figurer, de restituer une pensée par images. Ce disant, ils se représentent la LSF davantage comme un système sémiotique iconique que comme une langue. Ce discours contredit, de fait, l'affirmation revendiquée de son statut de langue à part entière. Il semble en tout cas paradoxal, si on considère que les recherches sur la LSF se soient développées dans le contexte du réveil Sourd², mouvement d'émancipation et de quête identitaire de la communauté Sourde, qui s'est constitué autour de la reconnaissance de la langue et de la culture Sourdes.
- 3 Pourquoi changer de regard et de discours sur la LSF ? Le point de vue adopté sur la langue des signes et le discours développé sur la spécificité de l'expression en langue gestuelle a parfaitement répondu en son temps au besoin des signeurs de se différencier pour s'affirmer. Mais aujourd'hui, la place que la LSF a acquise dans la société et dans l'éducation nécessite de développer des outils de description de son

fonctionnement grammatical, tant pour évaluer l'acquisition du langage des enfants sourds signeurs, que pour enseigner cette langue LSF aux élèves sourds ou aux étudiants à un haut niveau. Or, pour arriver à cela il faut changer de regard, s'intéresser non pas à ce que fait le signeur mais à la langue elle-même, la considérer comme une langue parmi d'autres dont l'étude contribue notamment à enrichir les connaissances scientifiques sur la typologie des langues. Caractériser les manières de signer et décrire le fonctionnement de la langue devraient correspondre à deux discours distincts, ce qui n'est pas le cas.

- 4 Dans une première partie, nous reviendrons sur le contexte historique qui a présidé au début des travaux sur la langue des Sourds. Nous présenterons le *modèle sémiologique* qu'a développé progressivement Christian Cuxac à partir de 1985 pour rendre compte de tous les moyens de faire sens pour le signeur qui s'exprime en langue des signes. Nous développerons dans une deuxième partie la nécessité de changer de modèle descriptif et l'opportunité que constituent les évolutions épistémologiques dans le champ de la linguistique cognitive et énonciative et de l'étude des relations entre langage et gestualité. À la lumière de ce cadre théorique, nous reviendrons sur ce qui fonde la spécificité des langues des signes, et la nécessité d'adopter une méthodologie nouvelle et une terminologie translinguistique pour décrire l'organisation syntaxique et morphologique des constructions en LSF. La dernière partie illustrera à partir de l'analyse d'exemples concrets la nécessité de distinguer deux discours, l'un centré sur ce que fait le signeur, qui met en avant la spécificité de la manière de s'exprimer en langue des signes (signer), l'autre centré sur la langue, à même de décrire son fonctionnement linguistique propre.

1. Langue, culture et identité Sourdes

1.1. Le Réveil Sourd

- 5 À la fin des années 1970 et au début des années 1980, en France, a lieu le Réveil Sourd. Sous l'impulsion d'Alfredo Corrado – artiste sourd américain – et Jean Grémion – metteur en scène français – va se développer une prise de conscience individuelle et collective d'une identité Sourde au sein d'un groupe de jeunes adultes sourds se réunissant dans la Tour du Château de Vincennes. Cette expérience est rapportée de l'intérieur par Victor Abbou (2017) – Sourd ayant participé au mouvement dès les premières heures – et analysée par le sociologue Sylvain Kerbourc'h (2006a et 2006b). Dès lors se développeront de multiples actions militantes, ayant en commun deux objectifs primordiaux : faire reconnaître l'usage de la langue des signes et à travers elle affirmer l'identité Sourde. L'objectif recherché était alors que la langue des signes soit considérée comme une langue et les Sourds comme une minorité linguistique. Pour ce faire, les Sourds ont investi le champ culturel et littéraire, à la fois dans le théâtre et la création en langue des signes (Schétrit, 2013), ainsi que le champ de son enseignement.
- 6 Ce mouvement d'émancipation a été accompagné par des universitaires : linguistes, sociologues et psychanalystes. À partir de là s'est constitué en France un discours sur les Sourds, la Communauté des Sourds, la culture Sourde, et bien sûr la langue des signes française (LSF) qui a rendu interdépendantes les deux questions de la langue et de l'identité : qu'est-ce qu'être Sourd ? Qu'est-ce que la langue des signes ? Être Sourd,

c'est signer, c'est être signeur ; la langue des signes est la langue des Sourds. Dès lors, le discours sur la langue des signes consistera essentiellement en un discours sur ce que c'est que signer. Or le verbe « signer » est employé en général avec le sens de « parler en langue des signes » et associé au fait de bouger ses mains. Ce qui a amené à appeler « signes » ce que fait le signeur, et à s'intéresser à la manière de signer et non à la forme linguistique comme construction abstraite qui en résulte³.

1.2. Le militantisme linguistique

- 7 Les discours sur la LSF ont été fortement marqués depuis les années 1980 par les travaux de Christian Cuxac, qui a accompagné depuis ses débuts le Mouvement Sourd. Ce linguiste a d'emblée adopté et revendiqué un positionnement militant, en réaction à l'hostilité à l'égard de la langue des Sourds manifestée alors par le milieu éducatif et les pouvoirs publics (Cuxac, 2001 :12). Il s'est placé en rupture avec les approches des linguistes américains d'alors, jugés trop phonocentristes, qui cherchaient à faire reconnaître les langues des signes en minimisant les effets induits par la modalité gestuelle sur la structuration linguistique. Prenant le contrepied de cela, Christian Cuxac a instauré comme point central de toute expression en langue des signes le jeu corporel et la figuration manuelle (Cuxac 1993). Il a ainsi décrit et catégorisé la diversité des moyens corporels de faire sens auxquels recourent les signeurs sourds. Il a montré que les signeurs utilisent deux manières de signer : d'une part le *Dire en montrant*, qui répond à une visée (une intention) illustrative et dans lequel le signeur recourt à des structures particulièrement iconiques qui s'appuient sur la figuration corporelle et manuelle, présentées initialement comme globales et non décomposables⁴ ; d'autre part le *Dire sans montrer*, en dehors de cette visée illustrative, où le signeur combine des signes standardisés et des gestes de pointage de manière organisée, qui suit des règles de grammaire. Ces deux voies (Cuxac, 2000) sont exploitées par les signeurs dans de très nombreuses langues des signes, comme le montreront les travaux ultérieurs (cf. Pizzuto *et al.*, 2008 ; Sallandre, 2016). Les formes institutionnalisées des langues des signes sont ainsi caractérisées par une alternance entre les deux registres.
- 8 L'originalité de son approche a été de prendre en compte les structures issues du *Dire en montrant*, plus spécifiquement employées dans le registre narratif et descriptif, qui étaient exclues des formes langagières par les autres chercheurs, en montrant qu'elles font partie intégrante des formes du dire. Il les a appelés : *structures de grande iconicité*, puis *transferts*⁵. Le terme même de transfert qualifie aussi bien les structures observables, ou *traces résultant de la mise en jeu intentionnelle d'une visée illustrative* (Cuxac, 2007 : 119), que les *opérations cognitives, qui permettent de transférer, en les anamorphosant faiblement, des expériences réelles ou imaginaires dans l'univers discursif tridimensionnel appelé « espace de signation »* (Cuxac, 2007 : 119).
- 9 Les travaux de Christian Cuxac ont fait écho dans la communauté Sourde française. Son livre publié en 2000 *La LSF, les voies de l'iconicité*, rassemble les résultats de ses nombreuses années de recherche avec la communauté Sourde. Il comporte deux parties : la première décrit les figures du *dire en montrant*, la seconde décrit les procédés du *dire sans montrer*. Mais seule la première partie, qui porte sur les structure de transferts, a particulièrement retenu l'attention, a été vulgarisée, transmise, enseignée. Le catalogage des figures de l'iconicité a reçu un accueil enthousiaste de la part des Sourds devenus enseignants de LSF, parce qu'il met en avant la spécificité de

l'expression en langue des signes, présentée comme radicalement, culturellement éloignée des manières de s'exprimer des entendants. Cette particularité répondait ainsi à la soif de reconnaissance, de différenciation de la communauté Sourde d'alors. Elle a de fait nourri la recherche d'une identité et l'affirmation d'un mode de pensée spécifique aux Sourds, qui se sont manifestés par un recours accru et assumé à ces manières de s'exprimer de la part des signeurs.

1.3. Montrer, ou dire en montrant ?

- 10 Christian Cuxac a étudié les formes de la LSF à partir de matériaux littéraires (histoires drôles, récits personnels, blagues, contes, conférences). Pour cela, il a filmé une figure majeure de la communauté Sourde, Guy Bouchaveau, qui a développé un art de conter et de raconter qui dépasse l'usage qu'en ont les signeurs ordinaires. Reconnu au sein de la communauté, il va voir sa façon de signer être assimilée à un niveau expert en langue. Les formes iconiques auxquelles il recourt avec habileté, tout comme les autres conteurs Sourds, sont présentées comme le trait culturel spécifique des Sourds.
- 11 Dès lors, s'instaure une reconnaissance du niveau de langue en lien avec les compétences narratives. Puisqu'un bon conteur, expressif et qui sait jouer des formes d'iconicité est un excellent signeur, les bons signeurs se reconnaissent à leur habileté dans l'art de combiner les registres, et surtout de développer le registre de grande iconicité. Ce point de vue a structuré progressivement la majorité des discours sur la langue des signes en France. La mise en avant des opérations de transfert a très largement dominé et étouffé toutes les autres tentatives de description du fonctionnement de la LSF. Le discours sociologique et anthropologique y a vu un lien avec le concept de culture visuelle (Delaporte, 2002) et a mis en relief une pensée visuelle propre aux sourds. Le milieu pédagogique s'en est également inspiré, pour bâtir un programme d'enseignement de la LSF et de formation des enseignants. La progression grammaticale⁶ vise explicitement le maniement et l'identification des structures de transfert.
- 12 En conséquence, le discours des sourds et des entendants qui apprennent la LSF, tout comme celui de leurs formateurs, présente la LSF comme moyen de restituer une forme de pensée visuelle propre aux Sourds, en donnant à voir ce dont on parle. Les apprenants devraient s'efforcer de recourir à ces procédés figuratifs. L'accent porté sur la fonction référentielle laisse complètement de côté toutes les autres fonctions du langage. La LSF est enseignée comme un système langagier auquel il ne serait pas possible d'appliquer les niveaux de description utilisée pour les langues vocales. La terminologie grammaticale employée pour la description des autres langues est regardée avec grande méfiance, quand elle n'est pas purement et simplement rejetée au nom de la spécificité de la langue, même pour rendre compte des constructions hors visée illustrative, au moyen de combinaison de signes standards⁷. La *grammaire de l'iconicité* (Sallandre, 2003) va établir l'existence de nombreuses formes de transfert, et en proposer le classement selon une organisation typologique. Il ne s'agit pas d'une description de la grammaire de la langue mais une grammaire des procédés expressifs, ou moyens physiques d'exprimer des contenus motivés avec son corps. Ce rejet de la terminologie et du niveau d'analyse morpho-syntaxique a contribué à isoler les linguistes de la LSF et à renforcer le sentiment d'étrangeté ressenti par la communauté universitaire face au discours sur la LSF. La mise en avant des procédés d'imagerie

nourrit une fascination du public pour ce *ballet des mains*⁸. Le discours esthétisant qui l'accompagne, comme le rappelle Millet (2003), porte en lui-même un déni de la langue.

- 13 Le résultat est que nombre d'apprenants – et d'enseignants – présentent et se représentent la langue des signes comme un moyen de faire image, un moyen de faire sens en suscitant des représentations visuelles, plutôt que comme un système linguistique. Bien que tout le monde soit unanimement d'accord pour clamer que « la LSF est une langue à part entière ! », le discours développé sur son fonctionnement renforce l'idée contraire. La LSF n'apparaît pas comme une langue, mais comme un système de signes, au sens large : un système sémiotique iconique. Le 'montrer' a pris le pas sur le 'dire', et 'signer' signifie plus souvent montrer que dire⁹.

1.4. Changer de point de vue

- 14 La notion de *transfert* a été particulièrement bien accueillie et de ce fait diffusée, vulgarisée, parce qu'elle confortait l'idée que la langue des sourds pouvait être radicalement différente des langues vocales, *exotique* (Blondel & Tuller, 2000) : une langue entièrement à part. D'un point de vue militant, au moment du réveil Sourd, il était primordial de mettre en avant la spécificité de la LSF. De ce point de vue, la LSF était envisagée avant tout comme la langue des Sourds. Mais trente ans plus tard, le contexte a bien changé. La reconnaissance de langue à part entière telle qu'elle est inscrite dans la loi de 2005¹⁰ en est un indicateur. Les Sourds se considèrent comme une minorité linguistique et culturelle. En témoignent le développement des Deaf Studies en France et les postes d'enseignants-chercheurs dans ce domaine créés dans différentes universités et laboratoires¹¹.
- 15 La question n'est plus tant de démontrer le lien entre culture Sourde, identité Sourde et langue des signes. Les linguistes n'ont plus à prouver que la LSF est langue. On attend d'eux qu'ils décrivent comment fonctionne cette langue visuo-gestuelle, comment se combinent les unités qui la composent. La LSF peut et doit être étudiée comme une langue parmi la multitude et la diversité des langues du monde. Elle peut d'autant mieux s'étudier avec les outils conceptuels développés pour décrire les langues vocales que ceux-ci ont changé aussi. Cela ne remettra en question ni l'originalité des langues signées, ni l'identité Sourde.

2. Changer de discours

2.1. Langage, énonciation, cognition et gestualité

- 16 Bien loin des restrictions adoptées par la linguistique structurale, qui à la suite de Ferdinand de Saussure délimitait son champ d'étude à l'objet langue, sans envisager ses usages, on assiste à une nouvelle définition du langage et de ses limites. D'une part, Émile Benveniste (dès la fin des années 1950) posait les bases d'une linguistique énonciative, qui s'occuperait de la description de la langue, non seulement comme un répertoire de signes dont il faudrait analyser le système de combinatoire, mais aussi comme une activité manifestée dans des instances de discours (cité dans Normand, 2001). D'autre part, s'est progressivement affirmé un vaste courant de linguistique

cognitive, qui aborde le langage comme l'une des fonctions cognitives et formalise le lien entre représentations cognitives et formes linguistiques¹². À partir de là, les recherches sur les relations entre gestualité et langage se sont multipliées. Les travaux sur l'oralité ont amené à prendre en compte, dans la construction du sens, les éléments tant verbaux que non-verbaux.

- 17 L'initiateur de ce virage serait David Mc Neill, qui met en évidence, dans son article « Do you think gestures are non-verbal ? » (Mc Neill, 1985), la fonction de l'association geste-mots dans la construction du sens (cité dans Kendon, 2008). À la modalité linéaire et segmentée des mots s'ajoute donc la modalité globale et synthétique de la gestualité, qui comprend aussi l'intonation (appelée aussi geste vocal), la mimique et les postures. Bouvet et Morel (2002 : 7) vont plus loin, en affirmant qu'

aucune énonciation dans un dialogue ne peut s'interpréter complètement hors de la prise en compte du tissu gestuel et intonatif de sa production. (...) Loin d'être au-delà du langage, les gestes, et l'intonation en sont une partie active. (...) C'est parce que chacune de ces modalités a des propriétés sémiotiques particulières que leur conjonction permet d'augmenter les possibilités de signifier.

- 18 La primauté accordée au verbal se trouve ainsi remise en question par Guaïtella (2013) qui rappelle le caractère continu et multimodal du langage :

Les mots vont s'ancrer dans le substrat gestuo-vocal qui met en place l'échange et son réseau de relations, et vont permettre d'apporter de la précision informative à cette base interactive. La parole est donc indissociable du corps parlant, sans qu'il soit aisé de trancher : est-ce que ce sont les gestes et la voix qui accompagnent les mots, ou les mots qui accompagnent les gestes et la voix ?

- 19 Ce cadre offre un contexte propice à l'étude des langues des signes, qui sont des langues de l'oralité (s'utilisent en face à face) et mobilisent la gestualité. De fait, comme le signale Cuxac, *l'avènement des langues des signes dans le champ de la linguistique générale a permis de renouveler la problématique des frontières entre verbal et non-verbal* (2001 : 29). Adam Kendon, éminent spécialiste américain de l'étude de la gestualité, a mené ses recherches à la fois sur les langues vocales, les langues signées et la gestualité. Il affirme (Kendon, 2014) qu'aux États-Unis aussi les descriptions des langues signées ont contribué à faire changer l'appréhension de ce qu'est le langage et ont stimulé les recherches sur les relations entre langage et cognition et plus généralement sur les fonctions du linguistique et du gestuel dans la communication. Les travaux actuels sur la langue des signes américaine impulsés par les linguistiques cognitives et énonciatives, s'appuient sur l'étude de la gestualité et intègrent la multimodalité dans la communication linguistique au sens large. Par un effet de vases communicants, les travaux menés sur les langues des signes dans ce nouveau cadre (cf. les travaux de Wilcox, 2004 et de Liddell, 2003 en particulier) ont renouvelé l'abord de la délimitation de ce qui peut être considéré comme 'verbal' et 'non-verbal' dans les langues des signes.

2.2. La spécificité des LS : leur monomodalité plus que leur modalité

- 20 La différence de modalité qui était supposée opposer si radicalement les langues vocales et signées se trouve de fait remise en question à partir du moment où on examine des données linguistiques correspondant à des registres identiques. Il en va de même de la possibilité de pouvoir dire en montrant, possibilité qui était présentée

comme une spécificité des langues signées. Cependant, toute tentative de comparaison entre les langues vocales et signées est biaisée si elle ne porte pas sur le même type de données, car selon le type de discours, le poids respectif des trois systèmes (verbal, vocal, gestuel) n'est pas le même. Les descriptions de la LSF s'appuient sur des discours narratifs et descriptifs. Il est donc fondamental de mettre en regard des corpus narratifs et descriptifs oraux dans des langues vocales.

- 21 Cormier et Earis (2013) ont ainsi comparé les productions verbales, vocales, gestuelles et posturales de conteurs en anglais oral et en BSL dans une même activité de récit. Prenant bien soin de choisir des conteurs expérimentés, pour chacune des langues, elles ont pu mettre en évidence la grande proximité entre les structures figuratives des uns et des autres. Bien sûr, le jeu vocal est absent des productions signées, mais le jeu corporel, les postures, les mimiques et le recours à des gestes de désignation dans l'espace sont semblables. Un narrateur en langue vocale qui met en œuvre une visée illustrative donne à voir et à entendre les différentes péripéties, à la fois par son récit verbal, par son jeu corporel et par le jeu avec sa voix. Dans un discours explicatif, il fera davantage appel à une gestualité structurant l'argumentation ou le déroulement de l'explication, comme des pointages et des rythmes particuliers. C'est tout à fait similaire à ce qui se passe en langue des signes, quand dans les narrations le signeur adopte une visée illustrative et mêle ce *donné à voir* avec le verbal de la LSF. Ces convergences sont d'ailleurs relevées par Cuxac (2007), entre les transferts et le recours à la gestualité co-verbale, qui sont tous deux des outils au service d'une visée expressive. L'intention est la même, les moyens dont disposent le signeur et le locuteur sont du même ordre, sinon identiques du moins comparables.
- 22 Le recours à des formes fortement iconiques n'est pas l'apanage exclusif des signeurs. Cuxac précise qu'il s'agit d'un choix discursif conscient qui s'offre aux locuteurs de la LSF :

C'est aussi une langue qui donne à ses locuteurs l'occasion sémiologique de dire, mais aussi de dire en donnant à voir, ceci étant un choix discursif conscient. On résume ce dernier point en disant que les LS peuvent être fortement iconiques et que le recours à cette grande iconicité fait partie des stratégies dynamiques discursives des locuteurs, particulièrement activées dans le cadre des activités de récit en LSF (2004 : 2).
- 23 Mais cela peut tout autant être affirmé pour les locuteurs de langues vocales, à registre équivalent. En langue signée, cependant, verbal et gestuel se mêlent dans la narration de façon originale parce que ce sont des langues gestuelles. Ce qui distingue les langues des signes, c'est la forme monomodale des supports à la fois de la gestualité et du langage. *Dire et donner intentionnellement à voir vont être intrinsèquement liés au sein du même médium* (Cuxac, 2004 : 2).
- 24 Le *modèle sémiologique* (Cuxac & Pizzuto, 2010) développé à partir des années 2000 par Christian Cuxac, se présente comme un modèle intégrateur, qui rend compte de tous les moyens de faire sens en langue des signes. Il place au cœur de la description des langues signées les structures de transfert, présentées comme fondement de leur spécificité structurelle. Il met en évidence le fait que les signes lexicalisés résultent du figement de structures de transfert, elles-mêmes provenant de l'expérience perceptivo-pratique du monde. Du fait de cette monomodalité gestuelle, les formes paraverbales sont plus stabilisées, elles sont pourvoyeuses de formes linguistiques (Kendon, 2014). Cette filiation originelle explique comment et pourquoi, jouant de la motivation des signes lexicalisés, le signeur peut les défiger et remettre en relief la gestualité

originelle. Ce va et vient entre des formes lexicalisées et des formes défigées (Sallandre *et al.*, 2010), le recours à des unités linguistiques lexicales et à des unités figuratives non lexicalisées, tout comme la possibilité de les combiner, instaure une forme monomodale de la multimodalité tout à fait originale. Le *modèle sémiologique* montre ceci de belle manière. Mais peut-il rendre compte de la forme des énoncés dans les usages ordinaires de la langue ?

2.3. Identifier les besoins : l'urgence de mettre en évidence les mécanismes grammaticaux de la langue

- 25 Une langue à part entière s'enseigne et s'étudie. La LSF peut aujourd'hui être langue d'enseignement et langue enseignée. Elle est présente dans les filières bilingues, de la maternelle au lycée, et dans les lycées et les universités. Son enseignement doit amener jusqu'à un niveau de maîtrise bien supérieur à ce qui est proposé dans les cours associatifs. Cela nécessite que les enseignants de cette langue disposent des connaissances suffisantes pour en comprendre et expliquer le fonctionnement.
- 26 Pour enseigner la LSF, les enseignants ont besoin d'outils qui leur permettent d'expliquer les constructions linguistiques autrement qu'en faisant appel à l'identification des figures de transfert. Pour évaluer le niveau des élèves, il faut avoir décrit les étapes du développement langagier, de l'acquisition de la langue, au-delà des capacités cognitives de figurer gestuellement. C'est un préalable pour élaborer des programmes d'enseignement, d'évaluation, voire de remédiation.
- 27 Les apprenants aussi ont besoin de pouvoir se référer à une grammaire établie. Les élèves sourds qui suivent une scolarité en langue des signes sont tenus de recevoir un enseignement de la grammaire de la LSF, comme les élèves entendants reçoivent un enseignement du français. Le programme d'enseignement de la LSF de la maternelle au lycée¹³ pour les élèves des classes bilingues a été rédigé sur la base du programme d'enseignement du français. La LSF est considérée comme la première langue de ces élèves et la langue de communication orale dans la classe. Cependant, dans ces référentiels la progression grammaticale en LSF se réduit à une maîtrise accrue des figures de transfert cycle après cycle. Il est pourtant fondamental que ces élèves arrivent à développer un discours métalinguistique sur leur première langue, sur lequel ils puissent s'appuyer pour aborder le français comme langue seconde et langue écrite.
- 28 Les apprenants de LSF deuxième langue, entendants, aspirent à disposer de manuels qui énoncent les règles de son organisation grammaticale. Ils remarquent par exemple qu'il n'y a ni article, ni conjugaison, ni préposition en LSF. Dans les manuels de LSF (Gonzales *et al.*, 2013 et 2015), ils ne trouvent pas les outils pour caractériser les catégories lexicales et les constructions morpho-syntaxiques propres à la LSF à partir de concepts translinguistiques. Ils manquent de métalangage pour établir que la LSF fonctionne comme une langue à part entière, différente du français. C'est d'autant plus ennuyeux quand ils ont comme projet professionnel de faire de la LSF leur langue de travail, soit pour l'enseigner soit pour la traduire. Le seul recours qui leur est proposé est celui d'une sémiotique de l'image ou de la scénarisation. Cela ne peut pas répondre à leurs besoins.

2.4. Du modèle sémiologique à un modèle linguistique

- 29 Les attentes sont fortes, aussi bien d'une grammaire descriptive que d'une grammaire contrastive et d'une grammaire didactique. Non pas que la LSF n'ait pas de grammaire, que les signeurs n'accèdent pas à une grammaire implicite (dans ce cas, on ne pourrait pas parler de langue). Ses bons locuteurs sont à même de repérer les énoncés grammaticaux ou agrammaticaux, et de faire la part entre le structurel et le stylistique. Cependant ils manquent d'outils. C'est pourquoi l'usage du terme *transfert* a fini par s'imposer comme catégorie grammaticale de signe. Dans l'esprit de nombreux enseignants, linguistes ou étudiants, les mots *transfert* et *verbe* sont devenus équivalents, bien qu'il ait été clairement posé que les opérations de transfert sont des stratégies dynamiques discursives, activées consciemment par le signeur dans des activités de récit.

Comment expliquer cette évolution ?

Dans les corpus narratifs, de littérature orale, sur lesquels s'est appuyée l'étude des transferts, les actions des personnages sont exprimées avec une intention manifeste des signeurs de donner à voir. C'est ainsi que pour exprimer les actions de protagonistes et les déplacements, répondant à une visée illustrative, les signeurs recourent systématiquement à des formes identifiées comme des transferts personnels et situationnels. Le terme *transfert personnel*, employé à l'origine pour qualifier un procédé illustratif caractéristique de l'expression d'une action en train de se réaliser, va progressivement devenir équivalent à *verbe d'action*. Celui de *transfert situationnel*, employé originellement pour caractériser un procédé illustratif caractéristique de l'expression du déplacement d'une entité animée, va, lui, progressivement devenir un équivalent de *verbe de déplacement*. La terminologie construite pour qualifier les formes résultant d'opérations figuratives (les transferts) s'est ainsi progressivement appliquée à une catégorie sémantique (celle des procès) puis grammaticale (les verbes). Cette tendance observable dans le discours des enseignants et celui des étudiants (*transfert* = *verbe*), témoigne de la variation des concepts sous l'effet de la vulgarisation de leur utilisation par un public non linguiste.

- 30 Mais elle est également à l'œuvre chez les linguistes eux-mêmes. Partout dans le monde se sont développés les travaux sur les discours narratifs en LS, avec un intérêt particulièrement marqué pour les signes qui expriment le déplacement ou les actions rapportées¹⁴. Ces signes sont décrits comme des verbes ayant une structure morphologique complexe : verbes à classificateurs (Supalla & Newport, 1978), *depictive verbs* (Liddell, 2003), signes polymorphémiques (Engberg-Pederson, 1993), *polycomponential signs* (Slobin, 2003). Des rapprochements avec les travaux anglophones au détour des échanges internationaux ont contribué à tort à établir une équivalence entre ces formes verbales et les transferts¹⁵ et à s'éloigner progressivement de la notion initiale de transfert.
- 31 Le modèle sémiologique se présente comme un modèle intégrateur, qui rend compte de tous les moyens de faire sens en langue des signes. Il met en relation l'origine des lexiques standards et les moyens de figurer, de même qu'il montre l'imbrication possible entre moyens figuratifs et moyens linguistiques. Il refuse de considérer comme pertinent le niveau d'analyse syntaxique et morpho-syntaxique¹⁶. Ce modèle n'a pas pour objet de décrire les formes linguistiques. Il est donc tout à fait paradoxal de

constater que la même terminologie serve à caractériser aussi bien les figures combinant langue et gestualité que ce qui relève de la morphologie et de la syntaxe.

2.5. Des données plus naturelles

- 32 Pour parvenir à distinguer ce qui relève du verbal et ce qui relève de l'expressivité en langue des signes, et réussir à formaliser une grammaire de la langue, il convient de faire évoluer les méthodes. Il apparaît nécessaire en premier lieu de travailler à partir de corpus où l'intention illustrative du signeur sera moins sollicitée. Partir de discours spontanés, qui ne soient pas provoqués par un stimulus imagé, qui ne soient pas explicitement narratifs ou descriptifs, non emprunts d'une intention de donner à voir, en un mot des discours 'ordinaires' en LSF : registres oraux, mais non figuratifs comme l'interaction informative ; registres quasi-écrits comme le monologue, le discours argumentatif. De grands projets de collecte de données linguistiques, comportant des registres variés, sont d'ailleurs menés dans différents pays¹⁷. À partir de l'analyse de ces données, il est possible de faire émerger des questions de syntaxe, de morphologie, de catégories grammaticales, de reprises de références personnelles et temporelles en mettant de côté les effets démonstratifs. Cette évolution amorce une nouvelle étape dans la méthodologie de la recherche : la linguistique de corpus, qui concerne des travaux à grande échelle, sur des données écologiques.
- 33 Pour cela, la terminologie linguistique usuelle est mieux adaptée. Elle seule permet d'aborder les langues signées avec les mêmes outils que ceux employés pour décrire les constructions dans les langues vocales. Cela ne signifie pas calquer la description des unes sur les autres, mais pouvoir expliciter la structure des énoncés, les relations établies entre les unités du discours, établir des catégories grammaticales (nom, verbe, adjectif, pronom) sur la base de leur variation et de leur combinatoire, déterminer les différentes structures de phrases, etc. Il n'y a là aucun risque de figer la langue des signes, mais au contraire un grand intérêt à mettre en avant la multiplicité des manières de verbaliser en langue des signes, qui repose sur des constructions syntaxiques qu'on sera en mesure d'explicitier et de décrire.
- 34 Nous allons pour finir, en reprenant la question des verbes de déplacement et des verbes d'action, montrer l'importance de ne pas confondre les plans de l'expressivité et de la syntaxe, et de distinguer les emplois des termes transfert et verbe.

3. Illustration

3.1. La visée illustrative et l'intention communicative

- 35 La grande majorité des travaux réalisés sur l'expression du déplacement en langue des signes porte sur des données obtenues à partir de discours narratifs : on projette un clip vidéo (dessin animé, séquence) en demandant au signeur de dire ce qui se passe. Il est ainsi amené à raconter, à exprimer de manière descriptive ce qu'il a vu. Il est manifeste que dans cette situation, les signeurs, tout particulièrement les adultes, et plus encore les acteurs et les enseignants de LSF, recourent quasi exclusivement à des

formes qui ont été décrites, selon les auteurs, comme des transferts situationnels ou comme des verbes à classificateurs. Les observations sont toutes convergentes, pour les langues des signes institutionnalisées étudiées¹⁸. Cependant, dans d'autres contextes discursifs, l'expression des déplacements ne fait pas apparaître l'usage de ces verbes à classificateurs. Les signeurs utilisent alors massivement des verbes lexicalisés¹⁹, et de manière beaucoup plus occasionnelle des formes illustratives (Risler, 2017).

- 36 Cette observation amène à réinterroger la notion de visée illustrative en tant qu'intention de donner à voir, et à la distinguer de l'intention communicative, celle qui motive la prise de parole. En effet, quelle est l'intention du signeur, pourquoi prend-il la parole ? S'il répond à la consigne de dire ce qu'il a vu (comme dans les études précitées), il va exprimer les déplacements, actions et formes telles qu'il les a vues, éventuellement en les mettant en scène. Le signeur peut alors s'efforcer de restituer une scène, une situation et son évolution, au moyen de constructions spécifiques et sans recourir à des formes lexicalisées. Mais un déplacement peut également être mentionné dans le but d'exprimer sa finalité ou sa raison d'être. Cette intention communicative oblige à faire appel à des formes lexicalisées, qui sont de fait moins strictement illustratives.

3.2. Verbes de déplacement *versus* transferts situationnels

- 37 Cela peut être illustré par trois exemples de verbes de déplacement produits dans des contextes discursifs différents et avec des intentions communicatives différentes.

38 **Exemple 1**

FORET+ être-là (balayage zone devant lui, regardée) + HOMME + il-avance-vers-là (index dressé, la main s'éloigne du corps dans la direction de la zone précédemment balayée, à nouveau regardée)

il-avance-vers-là

- 39 Le signeur vient de voir une vidéo sur laquelle une personne marche en direction d'un bosquet d'arbres. Répondant à la question : « que se passe-t-il sur la vidéo ? », il peut alors signifier ce qu'il a vu, comme par exemple : « je vois un homme qui se déplace vers la forêt ». Ce faisant, il emploie ici un registre hautement figuratif, comportant une forme verbale illustrative (il-avance-vers-là) combinée avec d'autres éléments lexicaux. Cette forme verbale répond à son intention de restituer ce qu'il a vu, en se limitant à ce qui est visible. Celle-ci est typiquement appelée transfert situationnel ou verbe à classificateur. Mais il s'agit pourtant de deux notions distinctes. Assimiler les transferts situationnels à des verbes à classificateurs, reviendrait à annuler toute différence de point de vue sur le fait observé.
- 40 Pour décrire cette structure, deux discours s'opposent : l'un qui va justifier la forme produite par la ressemblance avec ce qui est signifié : « l'index figure/représente un homme debout, et on voit que l'homme se déplace jusqu'à la forêt » ; l'autre qui va justifier la construction au plan syntaxique et morphologique : « le verbe de déplacement se glose en 'pml-traj-vers.loc' ; les termes proforme (pm) et locus (loc) indiquent la valeur d'indice anaphorique accolé à la base verbale, encodée par une forme de la main et un emplacement, dans cette construction spatiale ». Ce qui est visible est que le signeur avance sa main devant lui, en la regardant, ce n'est pas un homme qui se dirige vers une forêt. Rien ne vient appuyer l'hypothèse que le signeur ait à ce moment-là une intention de *reproduire l'événement de manière légèrement anamorphosée, au moyen de formes manuelles*²⁰, ce qui serait le propre d'une structure de transfert. Mais c'est assurément la forme en langue appropriée pour exprimer un déplacement. Le signe ainsi produit établit une construction spatiale abstraite signifiante, dans l'espace de signation, qui s'interprète comme la mise en relation d'une forme manuelle anaphorique avec un locus. On retrouve d'ailleurs le même verbe à

classificateur dans d'autres contextes, où l'intention de donner à voir ne peut pas spécifiquement être invoquée.

41 Exemple 2

Il-me-donne-quelque-chose (mouvement des mains plates depuis devant lui vers lui, regardées) + il-file-sur-le-côté (mouvement de translation de l'index dressé, regardé)

il-file-sur-le coté

- 42 Le même verbe est ici utilisé dans un autre contexte discursif. Le signeur ne décrit pas une image. Il évoque un événement qu'il a vécu : parlant d'une personne qui vient de lui donner un document, il mentionne le fait qu'elle se dirige subitement vers un autre endroit. Le signeur utilise la même forme verbale que dans l'exemple 1, car il exprime encore une fois que « quelqu'un se déplace dans une certaine direction ».
- 43 Ainsi, il est pertinent de conserver les deux termes : parler de transfert situationnel pour qualifier les moyens employés pour figurer une situation, dans une visée illustrative ; et parler de verbe à classificateur pour catégoriser une forme particulière de prédicat verbal dans un énoncé. Le verbe à classificateur correspond à un verbe de déplacement dont le contenu sémantique est uniquement spatial.
- 44 Il existe d'autres verbes de déplacement en LSF. Si un signeur veut rendre compte de la finalité du déplacement intentionnel d'une personne, il va recourir dans son énoncé à un verbe de déplacement lexicalisé et non à un verbe à classificateur, comme dans l'exemple qui suit.

45 Exemple 3

LUI (pointé vers le côté) + il-va-là (enroulement des épaules vers l'avant, boucle des index depuis le buste vers l'avant, point d'arrivée regardé) + BUREAU

il-va-là

- 46 Le signeur faisant ce geste (avancée des épaules + boucle tracée par ses index depuis son buste vers l'avant) produit un signe que l'on peut qualifier de verbe lexicalisé, « aller²¹ », dont la forme instanciée dans cet exemple se glose en « locC-aller-locA ». En tant que prédicat, ce verbe établit une relation entre un locus associé au sujet (locC étant le locus marqué par l'emplacement du corps) et un locus associé au but (locA, marqué par le point d'arrivée de son geste manuel si regardé). Cognitivement, le déplacement est envisagé comme l'action intentionnelle orientée d'une personne, et non comme le simple changement de lieu d'une entité. Il ne s'agit pas du même verbe que dans les deux premiers exemples. Les deux verbes n'encodent pas les mêmes composantes sémantiques : l'un ne comporte qu'un sens spatial (le verbe à classificateur), l'autre associe aux composantes spatiales des composantes sémantiques non spatiales, comme l'intentionnalité. De fait, ni les formes lexicales ni les constructions spatiales dans lesquelles sont impliqués ces deux verbes ne sont équivalentes.
- 47 Un modèle descriptif qui s'attache à catégoriser ces constructions au plan syntaxique pourra établir que la différence sémantique influe sur le choix des lexèmes et la construction syntaxique spatiale. Une étude en cours met en évidence deux formes de constructions prédicatives distinctes sur la base de leur comportement morpho-syntaxique : d'une part celle des prédicats purement spatiaux (pointages locatifs, pointages dynamiques, verbes à classificateurs) et d'autre part celle des verbes lexicalisés, qu'il s'agisse de verbes de déplacement ou des verbes d'action, de sentiment, de perception (voir Risler, 2017).

3.3. Prises de rôle versus transferts personnels

- 48 La construction spatiale opérée par le verbe « aller » dans l'exemple 3 a comme particularité d'établir dans l'espace de signation une relation entre le corps du signeur et un emplacement associé référentiellement au but du déplacement. Le corps du signeur marque la place du sujet grammatical dans la construction spatiale. Cette construction sera identique, que le signeur parle du déplacement présent, passé ou à venir de lui-même ou d'un ou plusieurs autres référents²². Le corps du signeur ne réfère plus au signeur ici et maintenant, mais à un autre référent impliqué dans la situation exprimée par l'énoncé, c'est-à-dire une instance énonciative qui réfère à une personne, un temps et un lieu donné. Il s'avère que ce changement de valeur référentielle concerne tous les verbes d'action, de sentiment, de perception, de relation, de cognition²³. Cuxac a mentionné ce changement sous le nom de semi-transfert :

Les semi-transferts personnels sont des structures qui combinent dans un contexte standard (hors visée iconisatrice) un procès émis au moyen d'un signe standard et un passage très bref à la grande iconicité ; pendant la durée nécessaire à l'émission du verbe standard le locuteur devient en effet le personnage transféré, agent ou patient (ou bénéficiaire) du procès (Cuxac, 2000 : 191).

- 49 Le terme de semi-transfert a par la suite acquis un autre sens²⁴. Mais à l'origine il qualifiait ce changement de référence attribuable au corps du signeur et qui peut affecter *n'importe quel verbe standard* (Cuxac, 2000 : 192).
- 50 Cependant, il ne s'agit ni d'une option, ni d'un choix de visée plus ou moins figurative, mais plutôt d'une injonction de la langue due à la construction syntaxique spatiale de ces verbes. Le signeur ne choisit pas explicitement de *prendre la place de celui dont il parle, d'incarner le protagoniste de l'action*²⁵. Mais si ce que le signeur a choisi de dire, en fonction de son intention discursive, implique l'emploi d'un verbe d'action, de sentiment, de perception, de cognition, alors ce verbe induit forcément une construction spatiale dans laquelle le buste du signeur encode la place du sujet grammatical. Cette flexion spatiale verbale accompagnée par un engagement du buste plus ou moins marqué. Il serait donc inapproprié de parler de transfert ici, au sens où il ne s'agit pas d'un choix d'incarner celui dont on parle, mais d'une injonction du fonctionnement morpho-syntaxique de la langue. Le terme de *changement de perspective*²⁶ serait ainsi plus approprié pour caractériser l'effet de ces prises de rôle.
- 51 Le changement de perspective n'est pas forcément indiqué par un investissement très marqué du buste ou une posture particulière²⁷. Néanmoins, si le signeur choisit de donner à voir, de recourir à une *stratégie dynamique discursive* (Cuxac, 2004 :2), il a la possibilité de marquer plus franchement ce changement de perspective, en accentuant son jeu corporel. Ce faisant, il ajoute des informations expressives aux informations morphosyntaxiques et lexicales véhiculées par la forme verbale ou bien il recourt conjointement à des procédés figuratifs spécifiques, qui ne font plus appel à des formes verbales. Il sera totalement pertinent alors d'évoquer une opération de transfert personnel pour caractériser la manière de signer.

4. Conclusion : recenser les procédés grammaticaux

- 52 Les trois exemples présentés et discutés ci-dessus montrent qu'il est indispensable de garder des dénominations distinctes pour qualifier l'expression du signeur envisagée de différents points de vue : d'une part ce que fait physiquement le signeur, et d'autre part le sens que cela produit. Dans un cas, on qualifie l'action effectuée par le signeur quand il investit son buste dans sa façon de signer, dans l'autre on rend compte du changement de référence qui en découle. La terminologie anglo-saxonne témoigne de cette nécessité de désambiguïser l'emploi du terme « prise de rôle », puisqu'elle distingue le jeu de rôle en tant que mise en jeu intentionnelle du corps – *role play* – et les opérations de changement de référence – *role shifts* (Lillo-Martin, 2012). Le jeu de rôle qualifie des manières de faire, dont font partie les transferts. On dit bien que « le signeur passe en transfert personnel, il fait un transfert personnel » ; la prise de rôle induit un changement de valeur référentielle associée au buste du signeur dans la construction spatiale. De la même manière, le terme de transfert situationnel permet de caractériser ce que fait le signeur, quels gestes il fait pour figurer un déplacement ; alors que les termes de verbe à classificateur ou verbe de déplacement déterminent des catégories de signes (de mots). La description morpho-syntaxique s'attache à l'étude des composants linguistiques signifiants, pas à l'étude des mouvements des articulateurs, fussent-ils motivés. Il s'agit d'aborder la question de l'énoncé, du marquage des instances de discours, du cadre déictique, de prédication et des constructions syntaxiques, de flexion verbale, d'ancrage temporel... indépendamment des procédés de figuration manuelle et corporelle.
- 53 Il ne suffit pas d'affirmer que la langue des signes française est une langue à part entière, encore faut-il par le discours tenu sur elle confirmer ce statut de langue à part entière. Seul le recours à la terminologie translinguistique pour décrire son fonctionnement permettra sans ambiguïté de l'inscrire comme langue de comparaison possible dans des travaux à visée universelle. Cette approche descriptive rigoureuse n'implique pas pour autant de renier ou de sous-estimer les procédés originaux de combiner gestualité et langage rendus possibles par sa modalité visuo-gestuelle ni de nier le caractère motivé des formes linguistiques. Mais elle impose de ne pas mettre sur le même plan ce que fait le signeur et une description linguistique. Les chercheurs pourront alors recenser les procédés grammaticaux de la langue des signes française, et partant de là, développer les outils didactiques tant attendus pour former des enseignants qui eux-mêmes pourront transmettre une autre image de la langue.

BIBLIOGRAPHIE

Abbou, V. (2017) *Une clé sur le monde*, Riom: Eyes éditions.

- Blondel, M. & L. Tuller (2000) La recherche sur la LSF : un compte-rendu critique, *Recherches linguistiques de Vincennes*, 29, p.29-54.
- Bouvet, D. & M.-A. Morel (2002) *Le ballet et la musique de la parole*, Paris: Ophrys.
- Cormier, K. & H. Earis (2013) Point of view in British Sign Language and spoken English narrative discourse: the example of "The Tortoise and the Hare", *Language and Cognition*, 5, 4, p. 313-343.
- Culioli, A. (1999) *Pour une linguistique de l'énonciation – Formalisation et opérations de repérage*, Tome 2, Paris: Ophrys.
- Cuxac, C. (2007) Une manière de reformuler en langue des signes, *La linguistique*, 1, 43, p.117-128.
- Cuxac, C. (2004) Entretien croisé entre Christian Cuxac et Agnès Millet, *Langues et Cité*, 4, p. 2-3.
- Cuxac, C. (2003) Langue et langage : un apport critique de la langue des signes française [La langue des signes est-elle une langue ? Petite histoire d'une grande question], *Langue française*, 137, p. 12-31.
- Cuxac, C. (2001) Les langues des signes, analyseurs de la faculté de langage, *Acquisition et Interactions en Langue Étrangère*, 15, p. 11-36.
- Cuxac, C. (2000) *La Langue des Signes Française : les voies de l'iconicité*, Paris: Ophrys.
- Cuxac, C. (1993) Iconicité des langues des signes, *Faits de Langues* 1, p. 47-56.
- Cuxac, C. (1985) Esquisse d'une typologie des Langues des Signes. Actes de la journée d'études, 10, 4 juin 1983, *Autour de la Langue des Signes*, Paris: Université René Descartes, p. 35-60.
- Cuxac, C. & E. Pizzuto (2010) Émergence, norme et variation dans les langues des signes : vers une redéfinition notionnelle, *Langage et société*, 1, 131, p. 37-53.
- Delaporte, Y. (2002) *Les Sourds c'est comme ça*, Paris: Maison des Sciences de l'Homme, 398 p.
- Emmorey, K. (2003) *Perspective on classifier constructions in Signed languages*, Mahwah, New Jersey: Erlbaum.
- Engberg-Pederson, E. (1993) *Space in Danish Sign language: The Semantics and Morphosyntax of the Use of Space in a Visual Language*, Hamburg: Signum Press.
- Fusellier-Souza, I. (2006) Processus de création et de stabilisation lexicale en langue des signes à partir d'une approche sémiogénétique, *Glottopol*, 7, p. 72-95.
- Garcia, B. & M.-T. L'Huillier (2011) *Corpus vidéo de dialogues en LSF*, ANR Creagest, sous-projet Dialogues en LSF adultes et émergences lexicales, http://ircom.humanum.fr/site/description_projet.php?projet=creagest
- Gonzales, S. (dir.), Amauger, F., Bertin, F., Tsopgni, P.-C., Vanbrugghe, A., Gendreau-Touchais, C. & V. Roussel (2013) *Langue des signes française A1*, Paris: Belin.
- Gonzales, S. (dir.), Amauger, F., Bertin, F. & P.-C. Tsopgni (2015) *Langue des signes française A2*, Paris: Belin.
- Guaïtella, I. (2013) *Le langage sans frontières, nouvelles approches pour l'étude de la communication*, Paris: L'Harmattan.
- Janzen, T. (2004) Space rotation, perspective shift, and verb morphology in ASL, *Cognitive Linguistics*, 15, 2, p. 149-174.
- Kendon, A. (2008) Some reflexions on the relationship between 'gesture' and 'sign', *Gesture* 8:3, John Benjamins Publishing Company

- Kendon, A. (2014) Semiotic diversity in utterance production and the concept of language, *Philosophical Transactions of the Royal Society B* 369, 20130293, p. 1-13, <http://rstb.royalsocietypublishing.org/content/369/1651/20130293>.
- Kerbourc'h, S. (2006a) Du Mouvement Sourd à la parole publique des sourds, Actes du Colloque EHESS, *Les Sourds dans la cité*, EHESS, 15-16 novembre, Paris.
- Kerbourc'h, S. (2006b) *Le réveil Sourd. D'hier à aujourd'hui (1971-2006) : de l'action collective d'un mouvement culturel pour la réhabilitation de la Langue-des-Signes-Française, à l'affirmation d'une identité collective pour la participation sociale des sourds*, Thèse de doctorat de sociologie, Paris: École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Langacker, R. (1987) *Foundations of Cognitive Grammar*, Stanford: Stanford University Press.
- Liddell, S. (2003) *Grammar, Gesture and Meaning in American Sign Language*, Cambridge: Cambridge University Press.
- Lillo-Martin, D. (2012) Utterance reports and constructed action in sign and spoken languages, in R. Pfau, M. Steinbach & B. Woll (eds.) *Sign Language – An International Handbook*, Berlin: Walter de Gruyter, p. 365-387.
- Mc Neill, D. (1985) Do you think gestures are nonverbal?, *Psychological Review*, 92, p. 350-371.
- Meir, I., Padden, C., Aronoff, I. & W. Sandler (2008) Rethinking sign language verb classing: the body as subject, in R. M. de Quadros (ed), *Sign Languages: spinning and unravelling the past, present and future*, Brazil: Editora Arara Azul, p. 365-387.
- Meurant, L. (2008) *Le regard en langue des signes*, Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- Meurant, L. (2015) Corpus LSFB. Un corpus informatisé en libre accès de vidéos et d'annotations de la langue des signes de Belgique francophone (LSFB). Laboratoire de Langue des signes de Belgique francophone (LSFB-Lab). FRS-F.N.R.S et Université de Namur, <http://www.corpus-lsfb.be>
- Millet, A. (2003) Les représentations sociales de la LSF : comment penser un sujet sourd bilingue et biculturel, *La Nouvelle revue de l'ALS*, 23, p.63-72.
- Normand, C. (2001) Sémiologie, Sémiotique, Sémantique, remarques sur l'emploi de ces termes par Émile Benveniste, *Linx*, 44, p.29-38.
- Programmes d'enseignement de la LSF à l'école primaire et au collège, arrêté du 11 juillet 2017, paru au *Journal Officiel*, le 17 août 2017.
- Risler, A. (2013) Expression du déplacement dans les langues signées : comment parler d'espace dans une langue spatiale ?, in C. Chauvin (dir.) *Sémantique des relations spatiales*, *Faits de Langue*, 42, Berne: Peter Lang, p. 217-252.
- Risler, A. (2016) Parler de soi parler des autres en langue des signes française, *L'information grammaticale*, 149, p. 45-54.
- Risler, A. (2017) New Perspectives on Motion Verbs, poster, Colloque international "Neglected Aspects of Motion Event Description", ENS, Paris 19 mai 2017.
- Sallandre, A.-M., Courtin, C., Fusellier-Souza, I. & M.-T. L'Huillier (2010) L'expression des déplacements chez l'enfant sourd en langue des signes française. *Langage, Interaction et Acquisition / Language, Interaction and Acquisition*, Amsterdam: John Benjamins Publishing Company, 1, 1, p. 41-66.

- Sallandre, M.-A. (2003) *Les unités du discours en LSF, tentative de catégorisation dans le cadre d'une grammaire de l'iconicité*, Thèse de doctorat des sciences du Langage, Paris: Université Paris 8.
- Sallandre, M.-A. (2016) Embodiment and discourse cohesion in five sign languages: French, Italian, Romanian, Flemish, Japanese Sign Language, talk in *ISGS Conference*, Paris, p. 272, <https://isgs7.sciencesconf.org/resource/page/id/11>.
- Schembri, A. (2010) Documenting sign languages, in P. Austin (ed.) *Language Documentation and Description Volume 7: Lectures in Language Documentation and Description*, London: School of African and Oriental Studies, p. 105-143.
- Schetrit, O. (2013) L'International Visual Théâtre et ses apports culturels autour de la langue des signes française, *La Nouvelle revue de l'adaptation et de la scolarisation*, 4, p. 204-222.
- Slobin, D. (2003) A cognitive/Functional Perspective on the Acquisition of « classifiers », in K. Emmorey (ed), *Perspectives on classifier constructions in signed languages*, Mahwah: Erlbaum, p. 271-298.
- Supalla, T. & E. Newport (1978) How many seats in a chair? The derivation of nouns and verbs in American Sign Language, in P. Siple (ed.), *Understanding Language through Sign Language Research*. Academic Press, p. 91-132.
- Wilcox, S. (2004) Cognitive Iconicity: Conceptual spaces, meaning and gesture in signed languages, *Cognitive Linguistics*, 15, p. 119-147.

NOTES

1. Loi n°2005-102 du 11/02/2005 parue au *Journal Officiel*, n°36 du 12/02/2005, p. 23-53.
2. Le nom « Sourds », avec une majuscule, renvoie par convention, depuis Mottez, 1993, à la réalité sociale et anthropologique des personnes sourdes qui s'expriment en langue des signes. Par extension, l'adjectif « Sourds », conservera la majuscule quand il qualifie quelque chose qui est propre aux Sourds (culture Sourde, réveil Sourde, identité Sourde, communauté Sourde, etc.), afin de ne pas le confondre avec l'adjectif « sourd » qui qualifie une personne qui n'entend pas.
3. En découle indéniablement une difficulté à envisager le signe linguistique comme une construction abstraite ayant une signification, en dehors de la manière de l'articuler.
4. On verra dans la suite de l'article que leur caractère global et indécomposable a été remis en question plus tard.
5. Définition des transferts d'après Cuxac :
 - les transferts personnels : ces structures reproduisent, en mettant en jeu tout le corps du locuteur, une ou plusieurs actions effectuées ou subies par un actant du procès de l'énoncé. Le narrateur « devient », pour ainsi dire, la personne dont il parle (2000 : 51)
 - transferts situationnels : le locuteur vise à reproduire iconiquement dans l'espace situé devant lui des scènes qui figurent le déplacement spatial d'un actant par rapport à un locatif stable (2000 : 43)
 - transferts de forme : ces structures permettent de représenter la taille et/ou la forme, partielle ou globale, de lieux, d'objets, ou encore de personnages (2000 : 31).
6. Cf. les programmes d'enseignement de la LSF langue première, publiés une première fois en 2009, réactualisés en 2017 : Programmes d'enseignement de la LSF à l'école primaire et au collège, arrêté du 11 juillet 2017, paru au *Journal Officiel*, le 17 août 2017.
7. Cf. la position adoptée par Cuxac : *Même dans les cas où cette dimension figurative n'est pas activée, lorsqu'il s'agit d'un dire sans intention illustrative, une analyse sémantique des relations où la distinction*

sémantique- syntaxe se trouve, en quelque sorte, neutralisée, était là encore suffisante pour rendre compte de la structure formelle de la LSF (2003 : 29).

8. Cette expression est souvent employée par des acteurs entendants quand ils jouent en langue des signes.

9. Si signer, c'est dire en langue des signes, dire en langue des signes c'est montrer. En découle également une difficulté à envisager le signe linguistique comme une construction abstraite ayant une signification, en dehors de la manière de l'articuler.

10. Loi 2005-102 du 11 février 2005.

11. On pourra citer Andrea Benvenuto et Olivier Schétrit à l'EHESS, ou Yann Cantin à SFL-Université Paris8.

12. Voir Langacker (1987), mais aussi Culioli (1999).

13. *Journal Officiel*, du 17 août 2017.

14. On trouvera une synthèse de ces travaux dans Emmorey (2003).

15. Voir Fusellier (2006 :79), pour une tentative de mise en perspective des différentes terminologies employées.

16. *Une analyse opérant au seul niveau sémantique est la plupart du temps suffisante pour rendre compte de l'organisation formelle de la langue* (Cuxac, 2000 : 189).

17. Comme par exemple le BSL Corpus Project de Schembri *et al.*, 2010 : <http://www.bslcorpusproject.org/>, le Corpus de langue des signes de Belgique Francophone de Meurant, 2015 : <http://www.corpus-lsfb.be/> ou le corpus de LSF Creagest de Garcia *et al.*, 2011 : http://ircom.humanum.fr/site/description_projet.php?projet=creagest.

18. On pourra citer pour la LSF les travaux de Sallandre *et al.*, 2010, à partir d'histoires en images (frog stories), ou Risler, 2013 (clips trajectoire), qui recueillent des productions très similaires, mêmes si elles n'analysent pas les structures sous le même angle.

19. Contrairement au verbe à classificateur, dont la forme (le classificateur, encodé par la forme de la main) varie en fonction de l'entité en déplacement, le verbe dit lexicalisé est articulé avec une forme manuelle qui ne change pas. Tous deux font partie du lexique de la langue.

20. Pour reprendre la définition des transferts situationnels, selon Cuxac (2000).

21. La valeur lexicale de ce verbe pourrait être glosée au moyen du mot français 'aller' dans ce cas, bien que ses emplois ne correspondent pas toujours avec ceux du verbe aller en français.

22. Meurant (2008) parle de la neutralisation de valeur de première personne caractéristique de ces verbes à ancrage corporel. Voir aussi Risler (2016).

23. Meir *et al.* (2008) montrent que c'est parce que tous ces lexèmes ont un ancrage corporel, c'est-à-dire qu'ils sont produits en référence au corps, que dans leur emploi prédicatif le corps du signeur est référentiellement associé à celui dont il parle.

24. Sallandre (2003) a donné un autre sens au terme de semi-transfert, le définissant comme : *l'incursion d'un signe standard dans un discours en grande iconicité, pour faire un commentaire sur un acte ou un sentiment du personnage transféré.*

25. Pour reprendre la définition du transfert personnel, selon Cuxac (2000).

26. Janzen (2004) parle de *stance-taking*.

27. Signalé par Engberg-Pedersen (1993), repris par Janzen (2004).

RÉSUMÉS

Le discours tenu aujourd'hui sur la langue des signes française par ceux qui l'enseignent et ceux qui la découvrent tient davantage de la description d'une manière de faire du sens à partir d'images que de procédés langagiers. Il va à l'encontre de son statut revendiqué de 'langue à part entière'. Le mouvement d'émancipation et de reconnaissance identitaire des Sourds français à partir des années 1980 s'est accompagné d'un discours sur la spécificité de l'expression en LSF, rassemblé aujourd'hui sous le nom de « modèle sémiologique » (Cuxac 2000 à 2013). Il rend compte de l'imbrication très particulière des éléments verbaux, non verbaux et paraverbaux dans le mode de communication des signeurs, du fait de la modalité visuo-gestuelle des langues signées. La notion de « transferts » a bien sa raison d'être, pour caractériser ce que fait le signeur. Il est problématique qu'elle soit maintenant utilisée pour nommer des formes de prédicats verbaux. Pour décrire le fonctionnement de la langue en elle-même, un changement de discours s'impose, qui s'appuie sur les outils développés pour la description des langues et la terminologie translinguistique. Ce changement de discours s'accompagnera d'un changement de regard sur la LSF, la considérant comme une langue parmi d'autres et dont l'étude contribue à faire progresser les connaissances scientifiques sur la typologie des langues.

The French National Law of 2005 on Equal rights and opportunities, participation and citizenship of disabled people, recognized French Sign language (FSL) as a language in its own rights. Through this formulation, the existence of a cultural and linguistic community constituted by signers has been officially recognized. This denomination of 'language in its own rights', is actually used with the common meaning of 'full language'. However, at the same time, paradoxically, sign language teachers and learners speak about French sign language as a way of depicting or showing, in other words, as a way of expressing thoughts through pictures. Accordingly, FSL appears more as an iconic semiotic system than a 'full' language. Where does this paradox come from?

To answer this question, one needs to go back to late seventies – early eighties, a period corresponding to deaf awakening in France and to the emergence of the linguistic description of signed expression proposed by Christian Cuxac and called 'the semiological model'.

Cuxac developed his model in order to describe the different ways a signer conveys sense in signed language. He highlighted the specificities of signer's expressivity, foremost of which are iconic features he called Transfers. Indeed the most famous aspect of this model is more about how signers perform than how sign language itself is organized.

The definition of features called 'transfers' (Cuxac 2000) is effectively unambiguous, and the explanations of the phenomenon makes it clear that it describes what signers do : during a personal transfer, signers use their body to represent the actions and postures of a protagonist in the discourse ; the signer becomes the entity or character discussed. With a situational transfer, signer aims to depict a situation with his/her dominant hand located or moving relative to the other hand. Cuxac always focuses on what a signer does or where and how his or her hands move. His model is very suitable to highlight the specificities of a signer's expressivity. It is not appropriate to describe the language organisation.

Because this theoretical model emphasizes the specific components of a signer's behavior in expression, it consequently enhanced the institutional recognition of Deaf Community. At the time, Deaf people attempted to differentiate and build their own identity. This model satisfied something they were asking for : a recognition of their specificity through their language specificity.

The language used by deaf people in France is called French Sign Language. The aim was to insist

on the fact that it was constituted by series and combinations of signs rather than gestures. In common parlance, the French word *signer* (to sign) acquires a new meaning, and is employed with the sense of "to speak in signed language", or "to use hands for speaking". Therefore, the word "signs" is used to refer to what the signer is doing with his/her hands, the movements of her/his hands. Explaining how a signer signs consists of explaining how he performs. There is indeed a great deal of confusion between "signs", as in "gestures made by signers when they sign", "to sign", as in "to speak in signed language", and "signs" as in "words of signed languages".

Since FSL is recognized in educational and social contexts, training programs are expected. Moreover, a description of its grammatical organisation is needed to assess its acquisition by deaf children and to construct teaching curricula. The semiological model is widely disseminated in the training environment. In practice, the very pertinent terminology developed by Cuxac to identify expressive behavior of the signer in narratives has been gradually employed without an apparent difference of meaning to characterize a semantic category or a grammatical category of words. It happens consistently when SL teachers or learners speak about SL. However, SL linguists as well add to the confusion. In Sallandre (2003) for example, transfers are considered as units of discourse. She takes away the part of the definition given by Cuxac concerning the transfer as a conscious behavior of a signer intending to illustrate his point. This appears clearly in an overview proposed by Fusellier (2006). She presents transfers as a category of signs, at the same level as polycomponential signs (Slobin 2003) or classifier predicates (Supalla & Newport 1978). The word "transfer" is now considered as equivalent to "iconic verbal predicate". Using a unique term "transfer" to identify a category of words and the behavior of a signer at specific moments maintains the confusion between "how one signs" and "of what consists the linguistic and grammatical combination of signs in SL". Therefore, it is no longer possible to distinguish the linguistic construction from its pronunciation.

Three examples in FSL show that it is more relevant to consider motion verbs in depictive structures as a peculiar verbal predicates category than a situational transfer. A depictive intention induces the choice of such a verbal polycomponential predicate regardless of the intention of the signer to reproduce the situation. Similarly, it is not relevant to present personal transfers as a verbal predicates category. Verbs of action, emotional or intellectual states, (and not only) imply a spatial construction, where the body of a signer determines the place of the grammatical subject. These verbal predicates have spatial agreement. It is not a choice of the signer, nor an option.

We claim that it is absolutely necessary to separate and, at the same time, to preserve two different statements on a sign language. Each of them may imply its own terminology. One must be employed for the description of expressive features (the transfers) where what the signer does appears in iconic relation with what he or she refers to. However, for the description of syntactical structures and morphological components, the trans-linguistic terminology has to be employed. Thereby, the result is certainly not to deny or underestimate the specificity of signed languages. A signer's way of speaking results from a combination of gestural and verbal components, perfectly original due to the visuo-gestual modality of signed languages. It is this modality that is responsible for the fact that signs (words in signed languages) and linguistic structures are always motivated.

In order to explain how a signed language works, one must focus on the language itself and consider it as a language in addition to other languages in the world. Signed languages can be compared to other languages, whatever their specificity is. Over the last decades, the domain covered by linguists has changed, with cognitive linguistics, or enunciative linguistics, and so has research on language and gestuality. These developments force to reconsider the specificity of signed languages: transfers occur not only in signed languages. Speakers, as well, intend to become protagonists of the story using their voice, posture, and face. They aim to represent path

with their hands and body, in addition or combined to the verbal structures. Mechanisms are very close, for signers and speakers in vocal languages, if the comparison is for the same kind of discourse and the same intention. The peculiarity of signed languages only comes from its unique way to combine gestuality and language.

Researchers using the common linguistic terminology will be able to describe the syntactic and morphological structures of FSL and develop didactic material and training programs for teachers. They will consequently deliver a different representation of their sign language as a language.

INDEX

Mots-clés : langue des signes, grammaire, gestualité, langage, enseignement

Keywords : signed language, grammar, gestuality, language, teaching

AUTEUR

ANNIE RISLER

Université de Lille, CNRS, Savoirs, Textes, Langage, Lille, France

annie.risler@univ-lille.fr